

« *Qu'est-ce que la vérité ?* »

Jean 18, 33-40

*Pilate rentra dans le prétoire, appela Jésus et lui dit : Es-tu le roi des Juifs, toi ? Jésus répondit : Est-ce de toi-même que tu dis cela, ou bien est-ce d'autres qui te l'ont dit de moi ? Pilate répondit : Suis-je donc juif, moi ? C'est ta nation et les grands prêtres qui t'ont livré à moi ! Qu'as-tu fait ? Jésus répondit : Ma royauté n'est pas de ce monde. Si ma royauté était de ce monde, mes gens auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs ; en fait ma royauté n'est pas d'ici. Pilate lui dit : Toi, tu es donc roi ? Jésus répondit : C'est toi qui dis que je suis roi. Moi, si je suis né et si je suis venu dans le monde, c'est pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité entend ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ?*

*Après avoir dit cela, il sortit de nouveau vers les Juifs et leur dit : Moi, je ne trouve aucun motif de condamnation en lui. Comme il est d'usage chez vous que je vous relâche quelqu'un pour la Pâque, décidez donc : vous relâcherai-je le roi des Juifs ? Alors ils se remirent à crier : Pas cet individu, mais Barabbas ! Or Barabbas était un bandit.*

« *Qu'est-ce que la vérité ?* » Est-ce une question purement provocatrice que pose Pilate à Jésus ? Ou bien est-il en train de dévoiler la vérité même de notre condition humaine ?

Cette question hautement sceptique nous plonge dans un abîme d'où ne peut sortir aucune réponse satisfaisante.

Jésus ne répond pas à cette question mais il dit, avant que Pilate ne la pose, qu'il est né pour rendre témoignage à la vérité et que quiconque est de la vérité entend sa voix. La vérité selon Jésus serait donc une langue particulière dans laquelle on pourrait trouver son origine et qui permettrait de le comprendre, d'entendre sa voix.

À entendre Jésus, la vérité serait une sorte de terre de communion dans laquelle tous ceux qui y seraient nés pourraient se comprendre entre eux immédiatement, et partager ce qu'ils sont, ce qu'ils pensent, ce qu'ils disent, sans besoin d'autre explication. Dans l'Évangile de Jean, cette vérité entourant le Christ est liée à une nouvelle naissance qui peut avoir lieu dans la foi. La vérité est alors croyance plutôt que savoir.

À chaque étape de l'échange entre Pilate et Jésus, le procureur romain est renvoyé à ses propres paroles : « est-ce de toi-même que tu dis cela ? » ou encore : « c'est toi qui dis que je suis roi ». Jésus semble mettre Pilate en demeure d'assumer sa parole. Jusqu'à ce que Pilate pose la question : « qu'est-ce que la vérité ? » Et que Jésus ne réponde rien, en attendant la décision de Pilate, et l'acte qu'il choisit de poser dans cette situation où il a un pouvoir.

Comment trancher ? Que peut penser Pilate de Jésus avec les éléments qui lui sont donnés ? C'est le problème de toute vérité : comment la connaître ? quel critère peut nous permettre de déceler ce qui est vrai ou ne l'est pas ?

Une parole, même dite sincèrement peut s'avérer fautive par le cours même des circonstances. Les sciences évoluent en nous faisant découvrir que les vérités d'hier sont devenues des erreurs aujourd'hui. Et, du côté théologique, le défi semble plus difficile encore, puisque personne n'a jamais vu Dieu et que les spéculations les plus diverses cohabitent dans la même religion, faisant de

toutes nos prédications des déclarations à haut risque de fausseté.

Sommes-nous alors contraints au scepticisme, même en religion, c'est-à-dire dans la sphère la plus indiquée pour défendre avec force nos convictions ?

Chaque fois qu'il est question de connaissance, on peut dire qu'il y a une part de doute, car celui qui cherche à comprendre ou à connaître l'objet d'étude qu'il se donne, doit faire preuve de prudence et s'en remet, au moins dans un premier temps, à un doute raisonnable sur les hypothèses qu'il avance pour mener son enquête. Il s'agit là de l'esprit critique dans son usage le plus sage. Cette démarche mène certains chercheurs à des certitudes qu'ils choisissent parfois d'avancer comme des vérités absolues. Malheureusement, le temps, l'expérience, ou une science plus élaborée permettent souvent de remettre en question les vérités les mieux établies du monde, et c'en est fait de la stabilité du savoir.

Devant cette réalité, les sceptiques de l'Antiquité, cherchant comment l'homme pouvait trouver la vie heureuse dans cette instabilité défendirent une philosophie de l'abstention de tout jugement. Selon le philosophe Pyrrhon d'Elis, la méthode qui évite tout trouble de l'esprit, c'est de n'avoir d'opinion sur rien, ni sur le bien, ni sur le mal, car, comme l'écrivit son disciple Sextus Empiricus : « *Celui qui est dans l'incertitude de la nature des biens ou des maux ne fuit rien, ne poursuit rien avec effort ; aussi jouit-il de l'ataraxie.* » [*Hypotyposes pyrrhoniennes*, 1, chap.12.§ 25-29, [trad.de J. Grenier et G.Goron](#), Paris, Éd. Aubier-Montaigne, 1948, pp. 163-164]. Si le Christ recommandait : « Ne jugez pas », c'était sans doute davantage dans un souci d'éviter tout orgueil que par scepticisme. Car enfin, même si nous ne disposons que des apparences pour juger si une chose est vraie ou fautive, peut-on vivre en cet état de suspension de jugement ?

Ne faut-il pas se déterminer et agir ? Que faire si l'on s'abstient de juger vraies ou fautes les connaissances qui nous sont utiles pour vivre ?

Pour illustrer ces limites du scepticisme, Molière, dans sa pièce : *Le Mariage Forcé*, introduit un dialogue entre un philosophe sceptique nommé Marphurius et Sganarelle qui vient le trouver pour qu'il l'aide à se déterminer quant à son éventuel mariage :

« Marphurius— *Que voulez-vous de moi, Seigneur Sganarelle ?*

Sganarelle— *Seigneur Docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. Ah ! Voilà qui va bien : il écoute le monde celui-ci.*

Marphurius—*Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : « Je suis venu » ; mais : « il semble que je suis venu. »*

Sganarelle— *Il semble !*

Marphurius— *Oui.*

Sganarelle— *Parbleu ! Il faut bien qu'il me le semble puisque cela est.*

Marphurius— *Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous sembler, sans que la chose soit véritable.*

Sganarelle— *Comment ? il n'est pas vrai que je suis venu ?*

Marphurius— *Cela est incertain et nous devons douter de tout.*

Sganarelle— *Quoi ? Je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?*

Marphurius— *Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle ; mais il n'est pas assuré que cela soit. (...)*

Sganarelle— *Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de « ce me semble » à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.*

Marphurius— *Je n'en sais rien.*

Sganarelle— *Je vous le dis. (...) La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.*

Marphurius— *Il n'est pas impossible. (...)*

Sganarelle— *Que me conseillez-vous de faire ?*

Marphurius— *Ce qui vous plaira.*

Sganarelle— *J'enrage.*

Marphurius— *Je m'en lave les mains.*

À ce moment-là, Sganarelle, dans sa rage, se met à frapper le philosophe et il reprend :

Sganarelle— *Te voilà payé de ton galimatias et me voilà content.*

Marphurius— *Comment ? Quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !*

Sganarelle— *Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses, et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.*

Marphurius— *Ah ! Je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçus.*

Sganarelle— *Je m'en lave les mains.*

[Molière, *Le mariage forcé*, Scène V, in *Œuvres complètes*, tome 2, Paris, Éd. Garnier-Flammarion, 1965, pp. 189-191].

On aura reconnu le geste de Pilate de se laver les mains, comme signe de l'abstention.

Dans l'Évangile de Jean, Pilate ne se lave pas les mains devant la décision qu'il a à prendre : Il sort et emploie une stratégie pour pousser la foule à décider elle-même ce qu'il espère secrètement. Il est probable que la foule choisisse de relâcher Jésus comme la coutume le permet. Mais la foule choisit Barabbas. Pilate a tenté d'agir dans une situation où il ne savait pas la vérité, ni

sur les intentions de la foule, ni sur l'identité de Jésus, ni sur son propre intérêt dans l'affaire. Pilate a fait un calcul d'espérance.

N'en sommes-nous pas tous réduits à agir de la sorte ? Puisque nous ignorons où est la vérité, ne sommes-nous pas sans cesse en train de calculer le moins mauvais, selon les apparences pour pouvoir agir ? Car il est impossible de ne pas agir dans la vie. La vie implique des choix constants et ces choix se font souvent dans une grande obscurité, du moins dans la pénombre de la raison.

Mais un calcul de probabilité ne peut remplacer la vérité, et l'intelligence humaine ne peut se contenter d'une telle méthode pour remplacer ce bien précieux. C'est pourquoi l'humanité cherche la vérité au-delà du savoir scientifique, et projette l'accès à l'inconnaissable dans l'imagination et parfois dans la foi.

Pierre Bayle, philosophe protestant, pose ce problème de la connaissance du vrai et déduit des limites mêmes de notre raison, l'importance de la religion. Il écrit : « *C'est un grand pas vers la religion chrétienne [que de s'être confronté aux contradictions de la raison] ; car elle veut que nous attendions de Dieu la connaissance de ce que nous devons croire et de ce que nous devons faire : elle veut que nous captivions notre entendement à l'obéissance de la foi. Si un homme s'est convaincu qu'il n'a rien de bon à se promettre de ses discussions philosophiques, il se sentira plus disposé à prier Dieu, pour lui demander la persuasion des vérités que l'on doit croire, que s'il se flatte d'un bon succès en raisonnant et en disputant* ».

[Pierre Bayle, « Pyrrhon » in *Dictionnaire historique et raisonné*, op. cit. t. XII, p. 106].

Doit-on renoncer à la raison pour rechercher la vérité, pour passer du côté de la religion ? L'auteur du dictionnaire critique, ne saurait le dire ainsi. Mais il est une attitude chère aux penseurs les plus humbles devant la difficulté de trouver la vérité, c'est celle qui consiste à accepter que notre raison ne suffit pas à rendre compte de toutes les vérités de ce monde. Cette prudence et cette part de scepticisme agacent parfois, parce qu'elles obligent à renoncer au savoir ultime sur les choses. Dans cette perspective en effet, l'homme devient moins puissant dans le monde qui l'entoure et ne peut être la mesure de toutes choses, parce que certaines choses le dépassent.

Doit-on le déplorer ? Peut-être la vérité la plus utile à notre humanité n'est-elle pas celle qui nous donne pouvoir sur tout ce qui nous entoure, ni celle qui nous apprend ce que sont les choses une fois pour toutes ; mais celle qui nous permet d'agir avec justesse, tout en sachant que certaines choses nous sont cachées et que nous courrons toujours le risque de l'erreur.

N'est-ce pas là le lieu où la conscience humaine peut s'exprimer, et faire des choix qui nous engagent et qui donnent du prix à la vie que nous vivons ?

N'est-ce pas la vérité sur notre juste place de garder à l'esprit cette question : « qu'est-ce que la vérité ? » toujours ouverte sur notre vie, entre scepticisme et courage .

AMEN.